

Il y a deux manières d'agir puissamment sur les hommes. D'abord, par une idée qui rapproche les esprits et les réunit dans un centre d'action; en second lieu, par un sentiment qui fait vibrer les cœurs à l'unisson. Rapprocher les esprits? C'est ce que nous avons tenté de faire, peut-être avec succès, à l'aide de la *Grande Maîtrise*, qui avait pour but de grouper les intelligences d'un certain ordre dans une pensée d'art et de religion; dans la pensée de rendre au chant grégorien et à la vraie musique d'église la place qui leur appartient de droit dans le sanctuaire et que l'art profane avait usurpée. Mais, quant au second moyen, qui est de prendre les hommes par le sentiment, est-ce une illusion de penser que nous l'avons trouvé en fondant la *Petite Maîtrise*? Oui, de la manière dont nous l'envisageons, la *Petite Maîtrise* doit parler à tous les cœurs chrétiens, réveiller chez tous, riches et pauvres, savants et ignorants, les souvenirs du berceau, de la famille, des joies domestiques, du pays, de l'église du village. Elle doit évoquer les délicieuses émotions de la piété des jeunes années, les beaux jours de la première communion, de la confirmation, des missions, des retraites, des plantations de croix; ces belles fêtes de Noël, du jour de l'An, des Rois, de la Chandeleur, de la Semaine Sainte, du Temps pascal, des Rogations, des processions de la Fête-Dieu, etc., etc., qui n'étaient pas seulement de grandes solennités dans l'église, mais des fêtes du foyer. La *Petite Maîtrise* nous redira quelques-uns de ces chants traditionnels, simples, populaires, et qui n'en sont pas moins beaux, moins touchants pour cela, bien au contraire! de ces chants vulgaires que nous ne saurions trop engager nos abonnés à ne pas laisser perdre, fussent-ils faire ce que nous avons fait nous-même il y a bien des années, c'est-à-dire les aller recueillir dans les campagnes, ou mieux encore sous le toit des paysans, le soir à la veillée de famille. De cette manière, la *Petite Maîtrise* pénétrera dans la demeure de l'artisan, sous le chaume du cultivateur, comme pour dire à l'époux, à l'épouse, aux jeunes gens, aux jeunes filles, aux petits enfants: Ces beaux cantiques, ces gracieuses litanies, ces douces complaintes que vous avez entendu jadis murmurer par l'aïeule assise au milieu de vous, à son rouet, qu'il vous prend fantaisie parfois de vouloir répéter dans vos travaux, par fragments, car vous les avez oubliés en partie, eh bien! nous venons vous les rendre; les voilà; reconnaissez-les. Non que nous prétendions faire de vous des musiciens, des artistes, des virtuoses, Dieu nous préserve d'une si sottise idée! Restez toujours ce que vous êtes, de simples et de braves gens, appliqués à vos labeurs, assidus aux offices; mais reprenez le goût de vos anciens chants, des chants de votre enfance, des cantiques de Brydaine, des Noëls de Saboli, de tous ces chants qui étaient jadis attachés à vos dévotions locales; et avouez que lorsque vous les chantiez dans vos réunions de parents, de voisins et d'amis, il y avait bien // 234 // plus de sévérité dans vos cœurs et d'union entre vous que lorsque vous les avez remplacés par ces maussades romances d'une sentimentalité grossière et par ces chansons d'un goût au moins équivoque que vous avez apprises dans la fréquentation de ceux qui nous valaient pas, et qui peut-être en vous les apprenant ont contribué à troubler votre paix. Quelle différence des uns aux autres! Vous la sentirez vous-mêmes, cette différence, à mesure qu'en avançant dans le sentier difficile de la vie, les plaisirs innocents de votre enfance vous reviendront plus présents et plus chers, et, avec ces souvenirs, vos anciens airs si expressifs et si propres à l'édification qu'il semble que l'apôtre ait

voulu les désigner lorsqu'il invitait les fidèles à s'instruire et à s'entretenir les uns les autres, en chantant en leurs cœurs et dans la grâce du Seigneur des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels: *Docentes et commonentes vosmetipsos psalmis, hymnis, et canticis spiritualibus in gratia cantates in cordibus vestris Deo.*

Nous parlons ici aux ouvriers, aux ouvrières, aux bons habitants des campagnes, à tous ceux qui forment le peuple, le peuple qui chante dans l'église, qui chante dans ses foyers, qui chante dans ses ateliers, dans ses usines et ses exercices rustiques. Nous serions bien tenté aussi d'adresser quelques paroles à d'autres travailleurs, à d'autres ouvriers également, mais dont les habitudes sont bien différentes; à ces ouvriers qui cultivent une portion du vaste champ de la pensée humaine, le domaine de l'art, nous voulons dire les compositeurs, les organistes, les maîtres de chapelle, et généralement les musiciens, sans distinction de ceux qui professent l'art religieux et de ceux qui professent l'art profane. Oui, qu'ils nous permettent de leur faire entendre ici quelques avis, non sur leur art et ses procédés; eh! que pourrions-nous leur apprendre sur ce terrain où nous aurions nous-même tout à apprendre du moindre d'entre eux? Mais il est un langage que *la Petite Maîtrise* peut tenir sans présomption aux plus glorieux artistes de l'époque comme aux plus modestes organistes et maîtres de chapelle de nos villages les plus reculés.

Et quoi consiste ce langage? Nous allons le voir. Prenez le cantique du P. Brydaine que *la Petite Maîtrise* a publié dans sa précédente livraison. Faites chanter ce cantique par un chœur de voix d'hommes ou de femmes à l'unisson, ou par une seule voix de femme ou d'homme, lentement, simplement, religieusement, et voyez l'effet qu'il produira sur les auditeurs. Quant à nous, nous ne pouvons l'entendre ainsi rendu sans qu'un sanglot ne remplisse notre poitrine et que la respiration ne manque à notre parole. Montrez ce cantique à l'un de nos grands maîtres; posez-le sur son piano et priez ce maître de se le jouer ou de se le chanter à lui-même. Nous en avons fait déjà deux ou trois fois l'expérience. Ce grand maître sera saisi d'admiration. Il vous dira qu'il est impossible d'unir un style plus noble et plus sévère à plus de suavité et d'onction. Et cependant, celui qui a trouvé cette mélodie était-il un grand musicien? Nullement. Le fervent missionnaire qui a consacré les deux tiers de sa vie, quarante-un ans sur soixante-six, à évangéliser de pauvres paysans, ceux qu'il appelait les meilleurs amis de son Dieu, avait employé ses loisirs (s'il y avait des loisirs pour un tel homme) à écrire des cantiques dans lesquels il se préoccupait moins des ornements de la poésie que de la pensée de faire naître dans l'âme des populations ces élans de vive foi et d'amour divin dont son cœur était embrasé. L'air de ces cantiques lui venait tout naturellement, d'un seul jet, par l'effet de la seule inspiration et non par un effort ou une combinaison de l'esprit. Nous ne craignons pas de dire que le P. Brydaine n'avait nulle idée précise de l'harmonie dont ces cantiques devaient être accompagnés, ni même de la mesure dans laquelle ils devaient être écrits; ce qui le prouve, c'est que les divers recueils des cantiques de P. Brydaine, dont notre savant collaborateur M. l'abbé Arnaud nous parlait dernièrement, portent une notation en plain-chant, conséquemment sans indication de mesure, ni d'une harmonie

quelconque. Nous sommes même porté à croire que le goût et l'oreille des populations sont pour quelque chose dans la beauté et la naïveté de ces airs; car, en les comparant tels qu'ils sont notés, à la manière dont ils sont chantés dans quelques provinces du Midi, nous nous sommes aperçu que l'instinct du peuple, cédant à une sorte de routine, y avait introduit à la longue certaines notes prépondérantes, certains *gruppetti*, et des repos prolongés sur les terminaisons, qui sont loin de manquer de charme et de grâce. Aussi, pour le dire en passant, engagerons-nous MM. les ecclésiastiques chargés de l'organisation du chant des cantiques et les maîtres de chapelle, à ne pas trop tenir, dans l'exécution de ces cantiques, à une observation stricte de la mesure. Qu'ils soient sans pitié pour les non-sens mélodiques, nous voulons dire ces membres de phrases détachés, par le fait d'un repose mal placé, de la période à laquelle ils appartiennent, et maladroitement appliqués à une autre période de laquelle ils doivent être distincts; qu'ils soient également sans pitié pour les prononciations vicieuses, pour les fautes de prosodie, par exemple une syllabe muette tombant lourdement sur une note du temps fort; mais qu'ils se montrent indulgents pour certains rallentando, pour certaines notes traînées et certains points d'orgue qui, jusqu'à un certain point, sont dans la couleur et la nature du morceau. — Mais voilà que, sans y songer, nous avons perdu notre objet de vue.

Revenant au cantique du P. Brydaine, nous dirons à tous les musiciens, à tous les artistes dont le concours nous sera précieux: Cela est beau! vous l'avez reconnu vous-mêmes. Vous le voyez, pourtant, la question d'art n'était pour rien dans la pensée de l'auteur de ce cantique; elle n'existait même pas. Il n'a obéi qu'au sentiment, à l'inspiration. Avec cela seul, on peut donc toucher, émouvoir; on peut faire un chef-d'œuvre. «Les grandes pensées viennent du cœur,» a dit Vauvenargues. Eh bien! il n'est pas un de nos maîtres, pas un de ceux dont notre époque est justement fière, qui n'ait rencontré, ne fût-ce que deux ou trois fois en sa vie, le vrai accent religieux; celui-ci dans une œuvre d'église; celui-là, dans sa musique instrumentale; un troisième, dans sa musique de théâtre. Oui, il y a telle inspiration religieuse à la scène, cent fois plus digne du temple que la plupart des ouvrages composés pour le temple. Nous ne voudrions pas tenir à nos lecteurs un langage trop mondain, et faire appel en pleine *Maîtrise* à des réminiscences de théâtre; mais la vérité que nous voulons mettre en lumière exige que nous évoquions ces témoignages un peu profanes. Il y a dans les œuvres dramatiques de Gluck et de Mozart; il y a dans *la Vestale*; il y a dans *Guillaume Tell* et dans *Moïse*; il y a dans *la Muette*, dans *Robert*, dans *les Huguenots*, dans *la Juive*, dans nos opéras les plus récents, des inspirations cent fois plus pieuses que celles qui retentissent journellement dans nos cérémonies saintes. Tant il est vrai, comme nous le disons naguère, qu'il n'est pas de vrai artiste qui n'ait en lui la fibre religieuse. Il ne s'agit que de la toucher. Or, toucher cette fibre, la mettre en mouvement, la mettre en vibration, de manière à ce qu'elle résonne dans le mode qui lui convient, c'est là le secret. Quel // 235 // est ce secret, et que nos maîtres nous disent dans quel moment ils l'ont trouvé? N'est-ce pas qu'ils ont rencontré le véritable accent pieux, l'accent de la prière, la voix du cœur qui, détaché des choses terrestres, ne parle qu'à Dieu, est absorbé en Dieu, dans un de ces instants où, faisant un retour sur

les joies pures de leur enfance, ils sont redevenus simples, naïfs, croyants comme ils étaient quand ils étaient enfants? N'est-ce pas que leur âme ébranlée par le choc d'un souvenir lointain et comme illuminée par un des rayons de l'aurore de la vie, s'est rouverte d'elle-même à la grâce des divins mystères? Oui, qu'ils le disent, l'idée d'art, l'idée des délicatesses, des raffinements de l'art, n'est venue qu'après coup. Le cœur a parlé: ils ont écrit sous sa dictée.

Fénelon écrivait à une des saintes âmes qu'il dirigeait: «Priez du cœur simplement, par pure affection, point par la tête et en personne qui raisonne.» Il ajoutait dans une autre lettre: «Que l'esprit cherche moins et que le cœur se livre davantage.» Il disait toujours: Il faut s'abaisser, se rendre simple, s'apetisser, devenir enfant. Et saint François de Sales, parlant Philotée, lui dit qu'il n'est pas question de faire toujours de grandes actions, mais qu'il faut savoir prendre de temps en temps la quenouille et le fuseau.» Ne voilà-t-il pas Fénelon et saint François de Sales donnant des leçons aux artistes? Oui, car prier c'est chanter. Voilà pourquoi nous disons: Ne soyez pas artistes; oubliez que vous êtes artistes. Abandonnez-vous à vos seules inspirations. Soyez humbles d'esprit; n'écoutez que le cœur. Ne vous préoccupez pas de tel effet, de telle modulation, de tel artifice d'harmonie. Ecoutez ce que les paroles que vous voulez exprimer par vos accents vous diront au fond de l'âme.

Oh! nous ne demandons pas mieux que tous contribuent à *la Maîtrise*. Sans doute, nous sommes fier qu'un grand nom vienne jeter son éclat sur notre œuvre; mais si nous accueillons avec reconnaissance la splendide aumône du riche, nous ne sommes pas moins heureux de recevoir le dernier de l'orphelin. Dans l'ordre d'idées où nous nous sommes placé par la *Petite Maîtrise*, il n'y a ni riche, ni pauvre, ni grand, ni petit; et ce n'est pas souvent celui qui possède le plus brillant génie et la science le plus vaste, qui l'emporte, mais le plus simple, le plus modeste, le plus sincère et le plus vrai, témoin le P. Brydaine qui, dans quelques cantiques auxquels il n'ajoutait pas la moindre importance, devient le rival de Gluck, son contemporain.

Assurément nous sommes entouré d'hommes, de jeunes gens de beaucoup de talent. Il y en a de très-distingués dans les églises de Paris, soit comme organistes, soit comme maîtres de chapelle. Nous nous faisons un plaisir de nommer M. Camille Saint-Saëns à la Madeleine, M. Batiste et M. Hénon à Saint-Eustache, MM. Vervoitte, Leprévost et Durand à Saint-Roch, M. Hocmelle à Saint-Thomas-d'Aquin, MM. Gautier et Renaud de Vilbac à Saint-Eugène, M. Laffitte à Saint-Nicolas-des-Champs, MM. César-Auguste Franck et Dubois à Sainte-Clotilde, M. Cavallo à Saint-Vincent-de-Paul, M. Bazile à Sainte-Elisabeth, MM. Gilbert et Portehaut à Notre-Dame-de-Lorette, M. Dhibaud, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, MM. Vauthrot, Savart, Daussoigne-Méhul, Besozzy, Loret, etc., etc. Nous savons que, parmi ces messieurs, il y en a plusieurs qui ne sont pas libres de faire ce qu'ils veulent; nous les plaignons sincèrement, et nous les aiderons, s'il est possible, à triompher des influences qui les dominent. Dans les provinces, nous comptons aussi des artistes d'un vrai mérite: M. Gros-Jean à Saint-Dié, M. Labat à Montauban, M. F. Séguin à Avignon, M.

Bonaventure Laurens à Montpellier; ces deux derniers organistes-amateurs; M. Dalmières à Saint-Etienne, etc. Que tous viennent à nous; mais que surtout ils ne chantent pas l'amour divin sur les modulations, les accents, les inflexions de l'amour profane. Qu'ils n'oublient pas ce que le P. Herman a dit si éloquemment dans son sermon à l'association des artistes musiciens, que le vrai artiste chrétien doit «placer son âme sous les suaves influences du souffle divin, comme on expose une harpe éolienne à la brise du soir qui en tire des sons ravissants». On a beau dire: «Ceux qui ont mangé de l'herbe qu'on nomme Angélique, comme parle saint François de Sales, ont toujours l'haleine douce et agréable», et l'Écriture nous dit que «*la bouche parle de l'abondance du cœur*». Que les artistes ne se figurent pas avoir trouvé le style religieux parce qu'ils auront observé une certaine sévérité de formes. Le style sévère, n'a rien de commun avec l'accent religieux. L'accent religieux, ils le trouveront dans leur âme: *Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez*. Qu'ils évitent cette phraséologie banale des nocturnes, des airs d'opéras, cette fadeur langoureuse des romances; qu'ils proscrivent ces modulations à la tierce, ces appogiatures, ces insipides ports de voix. Ces cadences vulgaires, ce style minaudier, prétentieux, ces harmonies chatoyantes et vagues, ces rythmes sautillants, qui sentent plutôt le boudoir que l'église. Qu'ils ne multiplient pas trop les signes d'expression, les nuances d'exécution qui enlèvent au vrai chant d'église sa grave simplicité. Que leur harmonie procède le plus souvent par grandes consonnances; que le dessin soit net et pur; qu'ils évitent la trop fréquente répétition des paroles; qu'ils apportent la plus grande attention à l'observation de la prosodie, et surtout à celle des lois de l'accentuation. Nous engagerons ceux qui ne sauraient pas le latin, et même ceux qui, le sachant, l'ont appris dans l'Université, à laquelle on reproche avec raison de négliger, dans son enseignement, ce chapitre de la prosodie et de l'accentuation, à recourir à un prêtre instruit, pour le prier de vouloir bien marquer les longues et les brèves, et l'accent tonique sur chaque mot du texte qu'ils se proposent de mettre en musique. Nous prévenons nos lecteurs que, sur tous ces points, nous nous montrerons très-difficiles. Notre Commission musicale s'est vue déjà dans la triste obligation de rejeter des morceaux parmi lesquels il s'en trouvait quelques-uns où se révélait un vrai mérite de musicien, mais morceaux inadmissibles quant au style, à la convenance et à la manière dont les paroles saintes étaient estropiées.

On nous dira que nous parlons comme des gens qui n'ont aucun reproche à se faire. Avons-nous été et sommes-nous encore à l'abri de toute erreur? Hélas! nous sommes bien loin de le penser. Non, nous n'avons nullement la prétention de ne donner que des chefs-d'œuvre, attendu que nous savons ce que coûtent d'ordinaire les chefs-d'œuvre, et que le plus souvent ils ne s'improvisent pas ainsi d'un trait de plume. Mais enfin, grâce à notre application constante, grâce à une vigilance qui ne se lassera jamais, grâce aux observations désintéressées que nous solliciterons toujours de nos abonnés et de nos juges, nous espérons témoigner de notre bonne volonté; et si nous ne faisons pas toujours bien, nous tâcherons du moins de faire toujours mieux.

LE MÉNESTREL, 26 juin 1859, pp. 233–235.

Journal Title:	LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	dimanche
Calendar Date:	26 JUIN 1859
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	30
Year:	26 ^e ANNÉE
Pagination:	233 à 235
Title of Article:	LA PETITE MAITRISE.
Subtitle of Article:	None
Signature:	J. D'ORTIGUE
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front-page main text
Cross-reference:	None